

L'édition originale de cet ouvrage a été publiée en 1973 dans la collection *Al-Kitab adhbahabi*, Le Caire, sous le titre : *Fasad al-amkina*.

© 2009, Rouge Inside pour la présente édition.

© 1973, Sabri Moussa pour l'édition originale.

Rouge Inside – 2, rue Auguste Comte – 69002 Lyon

www.rouge-inside.com

Sabri Moussa

Les Semeurs de corruption

Traduit de l'arabe (Égypte) par Ahmed Gasmi

R o u g e I n s i d e

AVANT-PROPOS

Au printemps de l'année 1963, j'ai passé une nuit dans le Darhib, montagne du désert oriental, près de la frontière soudanaise. C'était la première fois que je me rendais dans ce désert. Le projet d'écrire un roman a germé en moi cette nuit-là. J'ai revu le Darhib deux ans plus tard, à l'occasion d'une visite au mausolée d'Aboul Hassan al-Chazli, ascète soufi enterré au cœur du désert, près de Aïdhab... Lors de cette seconde visite, j'ai compris qu'il me faudrait connaître intimement cette montagne si je voulais mener à bien mon projet ; je devais pour cela y vivre quelque temps. Le ministre de la Culture ayant répondu favorablement à ma demande de mise en disponibilité, j'ai bénéficié d'un congé de novembre 1966 à novembre 1967. Je me suis donc installé dans le désert, près du Darhib, pour réfléchir et essayer d'écrire... Mais je n'ai réellement pu commencer à travailler sur ce roman qu'au début de 1968, et je ne l'ai achevé qu'à la veille de l'année 1970. Il a d'abord été publié par fragments dans l'hebdomadaire Sabah el-Khir, tout au long des

années 1969 et 1970, avant de paraître intégralement dans la collection « Le Livre d'or » (n° 204) en juillet 1973. L'année suivante, il obtint le Prix d'Encouragement à la création romanesque décerné par l'État et, en tant qu'auteur, j'ai été récompensé par la médaille de la République des sciences et des arts (première catégorie). Le roman a ensuite obtenu le prix international Pegasus et une traduction anglaise a été publiée à Boston en 1980 par Houghton Mifflin, avant d'être republiée en 2002 par Interlink Publishing (Northampton). En 1990, l'éditeur Reclam Verlag (Leipzig) a fait paraître une traduction allemande dans une collection populaire.

Sabri Moussa

Amis, écoutez attentivement ce que je vais vous dire. Je vous convie aujourd'hui à un banquet royal. Je vous servirai un mets de la montagne auquel les citadins n'ont jamais goûté et, ce faisant, donnerai libre cours à ma pauvre langue pour vous raconter l'histoire tragique de Nicolas... Un vieil homme qui reçut de sa mère le nom d'un saint des temps anciens le jour où il naquit dans un village dont il ne se souvient plus du nom. La cause de tous les malheurs de Nicolas, c'est son émerveillement devant les choses. Tout ce qu'il voit reste nouveau pour lui : il le reçoit avec l'enthousiasme d'un enfant, si bien qu'il ne peut gagner en expérience !

I

Un énorme croissant tombé du ciel à une époque immémoriale. Masse pétrifiée gisant sur le sol et enserrant dans ses deux cornes une ébauche de vallée où pas un végétal ne pousse. En guise d'arbres, un chaos de rochers. Plusieurs milliers d'années d'un inlassable acharnement des éléments de la nature ; la fureur du vent et le travail d'une érosion impitoyable ont fini par briser la montagne en maints endroits, creusant de profondes crevasses.

Ce spectacle, tel que le verrait l'œil exercé d'un rapace tournoyant haut dans le ciel, c'est Jabal-Darhib.

Il suffirait que ce rapace craintif, volant à distance des aspérités et des rocs dangereux, scrute la solitude du Darhib pour découvrir une présence humaine. Il verrait alors Nicolas. Un homme qui porte le nom d'un saint. Nu sous le soleil brûlant, Nicolas se détache sur un fond de basalte, de granit, de roches calcaires et autres sédiments marins pétrifiés qui ont donné naissance à ces ravins et collines. Nicolas est debout – il a décidé de s'imposer cette position pénible – sur les arêtes vives et glissantes des rochers. Lorsqu'il essaie de garder l'équilibre, il vacille ; ses pieds reposent sur de petits cailloux d'asbeste, des cristaux de marbre aux bords coupants et des débris de coquillages vieux de milliers d'années. C'est là que se tient Nicolas, l'homme qui n'a plus de pays. Il est

seul, nu, crucifié sur ce paysage vide qu'une chaleur torride embrase. À intervalles réguliers, le vent du désert envoie ses rafales brûlantes contre le corps nu du vieillard. Nicolas referme alors les poings pour saisir le vent, puis les ouvre et constate que ses mains sont vides. Jour après jour, il répète sans fin le même geste.

L'oiseau – disons un de ces rapaces comme on en voit en Orient, plumage brun, bec et serres jaunes – pourrait voir Nicolas tous les jours au même endroit, fidèle au rendez-vous, cloué sur sa croix imaginaire. Nicolas est en proie à une terrible douleur. C'est son destin tragique. Il s'offrirait ainsi aux yeux de ce rapace qui, prenant son vol du puits de Chalatin ou de Jabal-Abraak, survolerait les pics couverts de plumes d'une blancheur éclatante des cimes de Jabal-Zarkat al-Naâm, passant au-dessus du Darhib, en route vers Oued-al-Jimal – la vallée des Chameaux – où l'attend un festin : les charognes des chameaux mortes des fureurs de la saillie. Mais les rapaces eux-mêmes évitent de voler lorsque, là-haut dans le ciel, le soleil est ardent. Nicolas est le seul à s'y exposer, à célébrer ainsi le rituel de sa propre souffrance. Seul, avec le ciel pour unique témoin. Un ciel qui frémit d'horreur en voyant Nicolas répéter indéfiniment les mêmes gestes patiemment prémédités.

Quand le soleil quitte le zénith et amorce sa lente descente vers l'occident, passant au-dessus du désert imprégné des fragrances des montagnes altières, jalouses de leur dignité dépouillée offerte au soleil, au moment où les rochers noirs sont si chauds que l'on pourrait y cuire le pain, Nicolas – ce héros poursuivi par la fatalité – se rend compte que, dans cette position-là, son supplice est intolérable. Alors le corps

nu roule des cimes glissantes. Nicolas descend vers son refuge, dans les entrailles du Darhib, pour continuer à célébrer son culte barbare ; là, dans le ventre du Darhib, tout change.

L'abri où Nicolas se réfugie est situé dans un repli du Darhib, là où la montagne s'incurve pour dessiner une crevasse. À cet endroit, les signes du passage des hommes sont nombreux. À mi-chemin entre le sommet et le pied de la montagne, la ligne que dessine le versant est rompue par une surface plane, une esplanade presque circulaire. On y a construit des cabanes de planches et des latrines. Dans cette enceinte aménagée de main d'homme, une échancrure donne accès à une cour, levée de terre formant terrasse devant trois habitations. Maculée de noires taches d'huile, elle est jonchée de débris de planches, de morceaux de ferraille provenant de vieilles machines et de tonneaux en fer-blanc. La cour ouvre sur un chemin étroit qui monte puis redescend entre les rochers ; il ne cesse alors de s'enfoncer, pour se transformer en une sorte d'excavation, de tunnel à ciel ouvert taillé dans la roche. Parvenu à cet endroit, on est confronté à la terrible entrée du Darhib, porte qui s'ouvre sur les trésors et pierres précieuses que recèlent ses entrailles. Ces trésors, plus personne ne les cherche, car les ouvriers ont repris leurs affaires et quitté le Darhib. À part Nicolas, personne ne descend plus dans les entrailles de la montagne. On y trouve de longs chemins, des galeries et des chambres réparties sur les deux côtés des passages, ainsi que de larges plates-formes dans les profondeurs, à mille mètres de l'entrée enchantée de la mine. Des dizaines de kilomètres de galeries parcourues de rails métalliques sur lesquels roulaient autrefois des wagonnets chargés de pierres et de minerais que les ouvriers poussaient à la main.

C'est Nicolas – l'ingénieur – qui a conçu et réalisé toute cette installation. Une infinité de fois, pendant des années, Nicolas s'était tenu là, dans les entrailles du Darhib, dans la chaleur ou le froid des galeries, dans les cavernes baignées de l'opacité vert sombre des ténèbres. Au milieu de cet espace glacé, il était cerné par les formations de talc couleur de cire, pointues comme des dents et dressées comme autant d'épées brandies. C'est ici que Nicolas – un homme dont tout le monde appréciait la bienveillance – avait l'habitude de se tenir pour indiquer aux mineurs les galeries à creuser dans les entrailles du majestueux Darhib. C'est grâce à lui qu'avec leurs mains d'hommes grossiers les ouvriers avaient pu palper le cœur enfoui de la montagne et entrer dans l'intimité de ses profondeurs. Malgré cela, ils sont désormais tous partis, abandonnant derrière eux ce qui était trop lourd à porter. Et ils voulaient emmener Nicolas avec eux ! Quelle audace !

Nicolas crache la poussière du désert. Il tourne sa langue desséchée à l'intérieur de sa bouche déshydratée puis, dans un arabe fortement marqué par son accent étranger, marmonne un chapelet d'insultes apprises dans le pays. Il contemple la cour qui s'étend devant l'habitation en ruines, abandonnée par ceux qui autrefois allaient et venaient là, travaillaient, mangeaient, jouaient aux cartes, buvaient, protestaient ou se confiaient à toute oreille attentive qui voulait bien les recueillir. Ils étaient venus dans cet endroit avec leurs qualités et leurs défauts. Sur la terre et les rochers de cette montagne, ils avaient apporté, comme autant d'offrandes, leur habileté et leur paillardise. Comme ils ont agi stupidement ! Fuyant, ils ont trahi leur âme authentique. Mais tout cela est dans l'ordre des choses...

Ils étaient venus nombreux et sont repartis aussi nombreux. Et Nicolas était chaque fois resté seul dans le Darhib...

« Ils ont tous fui ! Ils sont tous partis ! »

Ces mots, Nicolas les marmonne sur le ton de la colère, puis sa voix s'apaise, prend des inflexions plus douces, comme s'il compatissait avec eux, comprenait leur lâcheté, leur décision de fuir le Darhib. Comme si Nicolas se persuadait qu'il n'aurait pas lui-même été capable de supporter ce que les mineurs ont enduré. Il admet que les ouvriers étaient libres, qu'aucun lien ne les retenait dans ce lieu. Ils n'étaient pas comme lui, ils n'avaient pas commis un péché mortel comme le sien. Aucun n'avait accompli l'acte de chair avec sa propre fille dans l'enceinte de cette montagne, sur ses rocs. Aucun n'avait fait un enfant à sa fille avant de profiter de son sommeil pour le lui voler et le donner en pâture aux chacals et aux hyènes ! Nul n'avait conduit son enfant dans les obscures galeries de la mine, tantôt brûlantes tantôt glacées, pour l'enfermer à jamais dans une grotte. Personne n'avait fait ce qu'il a fait. Personne n'avait poussé sa fille dans une marche fatale, traversant les boyaux grouillants de mineurs jusqu'aux galeries désaffectées où nul n'avait mis les pieds depuis des siècles, pour l'y abandonner après avoir provoqué l'effondrement d'un échafaudage, la chute de l'énorme rocher qui avait bouché l'entrée d'une grotte.

Lorsqu'elle avait vu le rocher tomber et murer l'entrée de la caverne, lorsqu'elle se vit enfermée à jamais, Ilya s'était mise

à crier. Dans sa prison obscure, elle avait gratté le roc avec ses ongles vernis pendant que son cri emplissait les galeries. Des cris que les boyaux de la mine continuèrent à répercuter bien après qu'Ilya, la bouche pleine de terre, eut cessé d'appeler. Elle avait alors cessé de gratter les rochers et s'était mise à se griffer la gorge avec ses ongles. Puis elle cessa de remuer. Le cri qu'elle avait poussé retentissait encore dans l'entrelacs des galeries. Nicolas l'entendait mais, épouvanté, il courait à travers les boyaux de la mine comme s'il craignait que ce cri ne le rattrapât pour le ramener vers Ilya. C'était comme si la douleur, le désespoir et la surprise modulés dans ce cri d'épouvante lui faisaient des reproches, l'invitaient à partager le destin de sa fille. Comme si elle essayait de l'attirer en lui proposant un monde enchanté, qu'ils étaient seuls capables de créer dans ces rocs massifs, pour y vivre à deux, côte à côte, comme autrefois... Un homme et sa fille... Un homme et sa mère... Ou bien un homme et son épouse adorée !

Rien ne retenait les mineurs dans le désert. Un jour, ils avaient pris la décision de partir. Et pourquoi seraient-ils restés ? Ils n'étaient pas comme lui : aucun lien du sang ne les retenait dans le Darhib. Eux, rien ne les liait à cette montagne.

Nicolas se tord le cou jusqu'à avoir mal. Avec sa main couverte de terre, il essuie la sueur mêlée de poussière qui inonde son corps nu. Ce geste étale la terre humide sur sa peau et bouche les pores de son épiderme.

Le soleil darde ses rayons de feu et inonde la cour qui s'étend devant les habitations. Cette terre et ce sable qui

recouvrent la cour, ne sont-ils pas nés des rocs de la montagne que les rayons brûlants de l'astre ont calcinés ? Nicolas se glisse dans sa cabane. Entrant avec lui, nous découvrons une pièce unique. Dans un coin, un lit métallique comme on en voit dans les chambres des hôpitaux, chez les mineurs ou les officiers de l'armée. Il y a aussi une grande collection de pierres de tout genre ainsi que de nombreux instruments et outils qui témoignent d'une vie entièrement consacrée à l'activité d'ingénieur des mines. Des cartes du désert sont accrochées aux murs de planches. Nicolas n'a rien mangé de la journée. Il s'en souvient en voyant des boîtes de conserve de poisson sur la table. Il serre alors les lèvres et plisse le front pour exprimer son dégoût. Puis il saisit une bouteille de vin mais s'aperçoit qu'elle est vide. La veille, il avait fait le même geste, prenant la bouteille et la trouvant aussi vide. Dans un moment, il la saisira de nouveau et s'apercevra de nouveau qu'elle est vide, car où trouver du vin dans un endroit aussi désolé ?

Nicolas est vieux. Il marche pieds nus. Son corps blanc d'Européen a pris un teint brun foncé, une couleur locale authentique. Ses cheveux drus ont entièrement blanchi. Sa chevelure neigeuse rappelle le coton. Il n'est ni maigre ni gras.

Nicolas tend la main vers une bouteille remplie d'alcool rouge. Il la prend et en avale une gorgée. Un feu brûle aussitôt ses entrailles. Il serre les bras contre sa poitrine pour ne pas se tordre, en proie à une douleur qu'il connaît bien. Puis, lentement, la douleur se dissipe et, sous l'effet de l'alcool, il est gagné par un engourdissement qui monte jusqu'à son cerveau fatigué.

Nicolas s'approche de l'échiquier posé sur la table de bois, le saisit et l'emporte dans la cour. Sur le plateau, quelques pièces rouges et noires dont les couleurs ont un peu terni.

Elles sont là où Nicolas les a placées quand il a commencé sa partie, deux jours plus tôt. Nu, Nicolas se tient droit, contemplant un moment les pièces du jeu d'échecs. Le roi rouge est directement menacé par le fou noir abrité derrière les cavaliers. Sur le roi noir pèse une menace indirecte mais fatale de la part des deux tours rouges. Les noirs mènent le jeu et c'est maintenant aux rouges de jouer. Nicolas tend la main, s'empare du roi rouge et le met à l'abri derrière les cavaliers de même couleur. Il change alors de camp et attaque le roi rouge en déplaçant la tour noire pour la mettre à l'abri derrière sa dame. Debout, nu, il s'immobilise longuement pour réfléchir, puis recule le roi rouge, qu'il protège derrière le deuxième fou avant de continuer à attaquer. Après une pause, il change de parti pour contrer une attaque imminente et parer le coup. Pour Nicolas, il ne s'agit ni de se divertir ni de meubler un temps vide. Il est le joueur engagé et son propre opposant. Son adversaire est à la fois rouge et noir ! Entre deux coups, Nicolas entre dans la cabane de planches et avale une autre gorgée d'alcool rouge avant de regagner la cour en se tordant de douleur pour continuer à attaquer et parer. C'est ainsi qu'il a arrêté les rites de sa souffrance. Le résultat est connu à l'avance. Il est inéluctable. Il faut bien qu'il y ait un perdant à la fin de toute partie. La grandeur de Nicolas vient de ce qu'il en connaît à l'avance l'issue et continue malgré tout à jouer !

Étrange échiquier ! Sur le plateau, les pièces sculptées qu'on déplace représentent des êtres animés et des objets inanimés, classés selon les échelons d'une hiérarchie. Le roi a ainsi le cavalier et le fou à son service. Le cavalier a sa dame et vit dans une tour où il se réfugie en cas de nécessité. Quant aux pions, ils sont sujets du roi. Pour ranger les pièces, on les

enferme dans le même sac. On met ensemble roi, cavalier et fou. Dans le jeu, chacun a ce qui lui revient selon son lot et son pouvoir. Le destin de Nicolas, c'est l'échec ; son lot est d'échouer sans fin. Il est là, sur sa croix, subissant le supplice qui est le sien, entretenant l'échec auquel il est condamné. Il est comme Sisyphe qui, selon le mythe grec, essaie de rouler un rocher jusqu'au sommet de la montagne sans jamais parvenir à l'atteindre, le rocher lui échappant dès qu'il approche du but. Il doit alors redescendre, essayer de le rouler encore une fois jusqu'au sommet. Nicolas refait les mêmes gestes jusqu'à ce que le soleil couchant ait disparu derrière l'horizon. À ce moment-là, une obscurité épaisse couvre les couleurs caractéristiques du désert : le jaune, le rouge et le vert. Alors la chaleur torride devient brise cuisante, avant de laisser place à un froid glacial qui engourdit le corps. Dans cette étendue sans limites, les montagnes paraissent irréelles. On dirait des spectres sortis d'un récit fantastique et faisant brutalement irruption dans la réalité des étendues de sable. Nicolas ne distingue plus rien. Il saisit alors son unique couverture et se couvre le corps ; il s'accroupit, le dos contre les rochers de la montagne qui commencent à devenir glacés. À l'est du Darhib, Mars apparaît dans le ciel. Œillet incarnat au-dessus de la péninsule Arabique. À l'ouest, haut dans le ciel, Jupiter brille et oscille au-dessus du désert de Libye. C'est le moment où l'esprit de Nicolas se perd dans l'empyrée immense et profond.